

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 69

Number 1 *Le témoignage d'un génocide ou les chatoiements d'un discours indicible*

Article 14

12-1-2007

Odile CAZENAVE (2003). Afrique sur Seine. Une nouvelle génération de romanciers africains à Paris

Sylvie Kandé

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Kandé, Sylvie (2007) "Odile CAZENAVE (2003). Afrique sur Seine. Une nouvelle génération de romanciers africains à Paris," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 69 : No. 1 , Article 14.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol69/iss1/14>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

nauffrage de l'humain, d'un cataclysme dévastateur de l'humanité, en tant que telle, de multitudes d'hommes » (*ibid.*).

Comme on le voit, l'ouvrage va bien au-delà d'une simple prise de parole d'intellectuels africains sur le génocide rwandais. En plus d'une remise en question de la gouvernance des pays africains avant, pendant et après le génocide, les auteurs en arrivent à s'interroger sur la nature même de l'être humain qui peut glisser aussi facilement de l'état de culture à l'état de nature, de l'humanité à l'animalité, de la civilisation à la barbarie. C'est dire combien cette publication est la bienvenue et doit figurer en bonne place dans les bibliographies sur le génocide de 1994 au Rwanda.

Ambroise Kom
College of The Holy Cross

Odile CAZENAVE (2003). *Afrique sur Seine. Une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, Paris, L'Harmattan, 315 p. (avec bibliographie, sans index).

Odile Cazenave, bien connue pour la sincérité de son engagement intellectuel en faveur de la littérature africaine francophone contemporaine, doit sans doute à sa fréquentation du milieu universitaire américain son intérêt pour les zones d'intersection entre les notions de diaspora noire, d'écriture et de genre (*gender*) – son parcours européen l'ayant sensibilisée aux questions d'immigration et à leur traitement littéraire. Tous ces intérêts se recoupent dans son dernier essai critique intitulé *Afrique sur Seine. Une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, puisque l'auteure s'est mise en devoir de faire la synthèse et l'analyse de romans émanant de la diaspora africaine en France pour une période qui va du milieu des années 1980 à la fin du millénaire. Elle les replace dans une histoire littéraire désormais classique qui inclut, dans l'ordre chronologique, le mouvement de la Négritude (1930-1960) et les décennies du désenchantement qui suivirent les indépendances. Thématiquement, elle les met en contraste à la fois avec les *bildungsromans* des années 1950-70 centrés sur le voyage à Paris de l'étudiant africain et avec les « romans du Retour » des années 1980. En continuité avec son précédent ouvrage, *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin* (1996), l'écriture féminine garde une place prépondérante, représentée ici par Kesso Barry, Bessora, Calixthe Beyala, Fatou Diome, Nathalie Etoke, Catherine N'Diaye et Marie Ndiaye.

Tâche sisyphéenne, s'il en est. D'une part, le corpus établi par Cazenave comprend non moins de quinze auteurs et d'une trentaine de romans. Par ailleurs, cette littérature, en croissance exponentielle, mais aussi en phase avec les grands courants poststructuralistes, fait chanceler toute construction théorique, chaque nouvel ouvrage semblant remettre en

question la grille de lecture utilisée pour le précédent. De fait, les écrivains en question prennent soin de brouiller les pistes menant à leur conception de l'identitaire, ainsi qu'à leurs références, modèles et lecteurs idéaux, pour ne se définir qu'en différenciant par rapport à d'autres écrivains et d'autres écritures – dépassant parfois même la stricte « écriture de soi » pour se poser en « lecteurs de soi », implantés en qualité de personnages dans le roman en train de s'écrire.

L'aporie sur laquelle Cazenave a choisi de travailler est caractéristique de la condition de l'intelligentsia postcoloniale. Les jeunes écrivains et écrivaines sélectionnés sont issus – bon gré mal gré, peu ou prou – de l'Afrique dont ils ne se réclament pas nécessairement, ou qu'ils caricaturent délibérément. Ils vivent, écrivent ou publient en Europe – à Paris plus précisément –, se projetant (au travers de leurs *personae* autorielles ou de leurs protagonistes) comme membres d'une élite qui affiche sa distinction (au sens bourdieusien du terme) envers le Français moyen comme l'immigré lambda. Leur imaginaire est autocentré, ou infiniment poreux – jamais contraint en tout cas par le « pacte de silence » évoqué par Irène d'Almeida en référence à l'autocensure pratiquée par certaines écrivaines africaines dans leur lucide appréhension des enjeux de la réception. De plus, l'usage d'une ironie qui s'attache notamment à éroder mythes et préjugés raciaux définit le lectorat de cette nouvelle génération de romanciers à Paris comme une « communauté interprétative » (un concept emprunté à Stanley Fish) susceptible de décoder les mécanismes de distorsion d'une absente-présente vérité, et non comme une communauté dont l'empathie reposerait soit sur une commune expérience d'exclusion, soit sur un rejet de toute forme d'exclusion. Convient-il donc de les définir comme des écrivains africains ? Seraient-ils de ceux que Kwame A. Appiah dépeint comme

un groupe relativement restreint d'écrivains et de penseurs [postcoloniaux] de style occidental, éduqués à l'occidentale et qui servent d'intermédiaires dans le commerce des biens culturels du monde capitaliste à la périphérie. Si en Occident, on les connaît par l'Afrique qu'ils ont à offrir, leurs compatriotes les connaissent à la fois au travers de l'Occident qu'ils présentent en Afrique et au travers de l'Afrique qu'ils ont inventée pour le monde, pour eux-mêmes et pour l'Afrique ? (1992 : 149)

Afin d'étayer la thèse selon laquelle ces écrivains ne seraient pas que contemporains, ni simplement tous de « quelque part » de l'Afrique, mais appartiendraient à une même tendance littéraire, Cazenave examine leurs textes à la lumière de quatre critères principaux : leur généalogie, leur rapport au hors-texte parisien, leur lectorat et leur pouvoir transformatif sur les catégories de la critique littéraire. Tout compte fait, l'analyse, qui se réclame des théories postcoloniales et du féminisme, ne dégage guère de dénominateurs communs entre ces romans (au-delà des critères minimaux de définition du corpus) et s'achève d'ailleurs sur le constat suivant : « Le fait que ces nouvelles écritures correspondent d'abord à des expressions

individuelles qui se démarquent de l'idée de mouvement, de revendication collective et d'une mission quelconque impartie est à la base même du succès de cette littérature » (280). Quant aux implications des innovations esthétiques et formelles de cette littérature sur les catégories de la critique littéraire – qu'on attendait au chapitre quatre –, elles se résument à... une absence de catégorie qui puisse rendre compte du corpus choisi, affilié tant à la littérature d'exil qu'au roman beur ou antillais.

Plutôt qu'un constat d'échec, cette conclusion rejoint les questions pertinentes que posait Lydie Moudileno dans sa réponse au fameux article d'Abdourahman Waberi intitulé « Les enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire » (1998). Moudileno s'interrogeait en effet sur le bien-fondé de créer de nouvelles catégories d'historiographie littéraire, alors que la fonction d'exclusion de la catégorie est indissociable de sa fonction pédagogique – bien plus, alors qu'écrivains et textes s'évertuent à échapper aux définitions identitaires simples et/ou binaires. Comme annoncé d'entrée de jeu (12-14), l'essai de Cazenave entre en conversation avec les deux articles précités, reprenant de celui de Waberi le découpage chronologique ainsi que la « confusion notoire » (selon Moudileno) entre les notions de génération et de mouvement littéraire. Cazenave développe également l'opinion émise par Waberi selon laquelle ces nouveaux écrivains africains se seraient « débarrassés des schémas idéologiques de leurs prédécesseurs dont la ferveur tiers-mondiste n'avait d'égale que la foi sans faille en une littérature d'engagement ou d'éducation des masses » – sans toutefois avancer, comme il le fait, que ce pourrait être à des fins de marketing (12). Elle diverge toutefois de son interprétation en accordant au lieu d'écriture une importance qu'il lui dénie, convaincu que « les jeunes écrivains africains vivant dans leur pays partagent les mêmes préoccupations que ces enfants de la postcolonie » (Waberi, 1998 : 14). Il se trouve que Moudileno suggérerait que la notion de « Parisianisme » pouvait rendre compte simplement de cette nouvelle littérature – une allusion à l'ouvrage de Benetta Jules-Rosette, *Black Paris. The African Writers' Landscape* (1998) qui définit le Parisianisme comme un mouvement « à la fois rebelle et obéissant, politiquement actif et individualiste ». Jules-Rosette montre de surcroît que si les écrivains en question en ont bel et bien fini avec cette fameuse nostalgie des origines souvent associée à la Négritude, que s'ils ne souscrivent pas à des causes politiques précises ni ne s'attellent à lancer une nouvelle politique de la culture, leur leadership culturel sur la scène parisienne est cependant éminemment palpable et politique, en ce sens qu'il participe de la vie de la cité (193-195). Cazenave, qui cite également *Black Paris* comme source, a souhaité étudier une gamme de textes plus large que celle retenue par Jules-Rosette où dominant Calixthe Beyala, Yodi Karone, Simon Njami et Blaise Njehoya.

L'originalité de la réflexion dans *Afrique sur Seine* tient aussi davantage à l'importance que Cazenave accorde à l'idée, aux manifestations

linguistiques et aux figures du métissage dans l'ensemble de son analyse. S'appuyant sur les travaux de Françoise Lionnet, elle attribue à cette nouvelle (contre- ?) littérature parisianiste qui émerge dans un contexte de nationalisme exacerbé, le pouvoir potentiel de changer la littérature française de la fin du millénaire (201-209). Tandis que la langue métisse ou « bâtonmanioquée » de Beyala nous est décrite comme révolutionnaire (150-162), Marie Ndiaye est évoquée dans deux sous-chapitres comme « contrepoint à la littérature de la nouvelle diaspora » et exemple de gommage extrême de l'Afrique. Son refus des étiquettes subvertirait la distinction conventionnelle entre littératures française et francophone, deux catégories susceptibles de fusionner productivement, est-il suggéré, sous l'appellation plus large de littératures postcoloniales (225).

On aura remarqué que le « postcolonial » tend, dans nombre d'ouvrages traitant de littérature francophone, à recouper assez strictement la notion de métissage ou d'hybridité pour décrire une infinité de situations où l'on est convié à ne pas choisir (ou à ironiser) en dépit – et en raison – des lourdes implications politiques du choix. Devenu l'antonyme de l'engagement, de l'idéologique (par quoi il faut sans doute entendre toute pensée un tant soit peu frottée de freudo-marxisme), le métissage est aussi le versant acceptable, policé de l'immigration, auquel il est volontiers opposé dans les mythologies qui nous gouvernent. Or, de même que « l'idéologie et l'ironie ne s'excluent pas mutuellement et peuvent fonctionner ensemble ou l'une contre l'autre » (Denis, 2007), invoquer le métissage comme principe d'écriture, de lecture ou d'« être-au-monde » reste fortement idéologique. Le « métissage nouveau » que je qualifiais ailleurs de « post-moderne et fédérateur à la fois » (1999: 31) est arrivé au milieu des années 1980, rappelons-le, dans les bagages des traqueurs de « tiers-mondisme » dont la stratégie a consisté à présenter ceux qui dénonçaient une variété de pratiques résultant toutes en une paupérisation du Sud strictement proportionnelle à la montée des profits réalisés par les multinationales, comme les inventeurs d'une « idéologie » – le tiers-mondisme – doublés d'agents de la subversion soviétique, et en leur attribuant, poursuit Claude Julien, des motivations qui leur sont étrangères, et notamment on ne sait quelle « mauvaise conscience », née d'une « idéologie de la culpabilité » (1985). Parmi ces anti-tiers-mondistes, les D^r Rony Brauman, président de Médecins sans frontières, Claude Malhuret, président de Liberté sans frontières et secrétaire d'État à l'action humanitaire du gouvernement Jacques Chirac, Emmanuel Le Roy Ladurie, Jean-François Revel et Pascal Bruckner, auteur du tristement célèbre *Sanglot de l'homme blanc* (1985). De fait, l'ouvrage et ses avatars (par exemple, *La tyrannie de la pénitence. Essai sur le masochisme occidental*, 2006) ont rallié d'autres pourfendeurs du « mode exécutable de la repentance », notamment Daniel Lefeuvre qui publie *Pour en finir avec la repentance coloniale* (2006) et dans une moindre mesure Olivier Pétré-Grenouilleau et Achille Mbembe. Il se peut d'ailleurs que la rapidité de la riposte de Mbembe au discours de Dakar du président Sarkozy tienne à sa tardive appréciation du préjudice que peut causer une lecture littérale de diagnostics à l'emporte-pièce sur

« le ressentiment et la névrose de victimisation » des Africains à l'écoute des dites liturgies nativiste ou nationaliste, « l'économie de la sorcellerie » de leurs États, toutes tendances politiques confondues, ainsi que sur une prévalente « esthétique de la prédation et de l'accaparement », dans des sociétés où tout sens de l'honneur aurait disparu (2000 : 26-41).

À l'heure où l'on ose suggérer qu'une fraction des jeunes (français) de banlieue n'est pas assimilable par la République, tout en criant haro sur le « communautarisme », n'est-il pas quelque peu utopique de penser avec Cazenave qu'« en créant une troisième dimension métissée, puisant dans les racines d'un héritage double, africain et français, [ces nouvelles écritures] annulent les démarcations strictes » ? (295) Dans la version anglophone des théories postcoloniales, la notion d'hybridité, qui décrit la condition « postrencontre » du colonisé et du colonisateur, tend à être perçue comme porteuse d'un potentiel de subversion de tous les mécanismes et discours de domination (y compris littéraires) résultant de cette rencontre. De fait, les *postcolonial studies*, comme les *gender studies*, se voient souvent reprochées d'être les derniers bastions de l'idéologie (Maingueneau, 2007). Pourtant, elles nous rappellent utilement que les textes littéraires et les discours d'accompagnement, leurs producteurs et leurs interprètes ont tous partie liée avec des intérêts sociaux. Comme en témoigne sa conclusion, Cazenave a évidemment réfléchi à ces questions, mais sans doute préféré respecter l'apolitisme apparent de la plupart de ses auteurs.

Pour approcher cette nouvelle littérature afro-parisienne, il est juste, comme l'affirmait Moudileno, d'en « revenir aux textes, aux lieux de constructions de l'imaginaire, afin de localiser les lieux, formes et modes d'expression de [la] tension [entre universel et particulier, propre aux écritures africaines de soi au XX^e siècle] » (2000 : 3). Mais il est également crucial d'interroger ces textes pour leur engagement, non avec une doctrine dont ils seraient les instruments, mais avec la langue et l'histoire. Quand Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor lancent le terme de Négritude, quand Ahmadou Kourouma invente les « Soleils des indépendances » et Édouard Glissant propose le « Tout-Monde », l'histoire est ébranlée, la langue française tout entière se métamorphose, l'*épistémé* du siècle ne peut plus être ce qu'elle était auparavant. Lorsqu'il est question de « karchériser la racaille des banlieues » (métisses), métissage de salon et dandysme cosmopolite ne peuvent faire que dans l'attentisme. Peut-être la notion de « posture d'auteur » aurait-elle permis de conjuguer dans cette étude le littéraire et le sociologique, l'écrivain et la mise en scène publique du soi-auteur, puisqu'elle renvoie aux « modes [discursifs et non discursifs] de présentation de soi par lesquels un auteur rejoue ou renégocie sa "position" dans le champ littéraire » (Meizoz, 2004 : site Web). La gamme de jeux possibles entre la posture littéraire interne au texte et le comportement social de l'auteur pourrait rendre compte de plus d'un paradoxe dans cette *Afrique sur Seine* que Cazenave nous présente.

Son ouvrage est d'un grand intérêt, notamment en raison des pistes de réflexions qu'il ouvre sur le devenir d'une littérature afro-parisienne francophone, présentement tirée à hue et à dia entre institutionnalisation et avant-gardisme, entre le plaisir de la reconnaissance et le souci du renouvellement des formes. Il est regrettable que ce texte n'ait pas bénéficié d'une bonne relecture qui l'expurge de coquilles particulièrement gênantes quand elles concernent des noms propres ou des titres, et même le titre de l'ouvrage lui-même. On espère qu'Odile Cazenave, profitant de sa situation intermédiaire entre les mondes francophone et anglophone, poursuivra un travail critique qui, manifestement, lui tient à cœur.

Sylvie Kandé

SUNY College at Old Westbury

Références

APPIAH, Kwame A. (1992). *In my Father's House. Africa in the Philosophy of Culture*, New York & Oxford, Oxford University Press.

BRUCKNER, Pascal (2006). *La tyrannie de la pénitence. Essai sur le masochisme occidental*, Paris, Grasset.

-- (1985). *Le sanglot de l'homme blanc*, Paris, Seuil.

CAZENAVE, Odile (1996). *Femmes rebelles. Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan.

DENIS, Benoît (2007). « Ironie et idéologie. Réflexions sur la "responsabilité idéologique" du texte », *COnTEXTES*, n° 2, 15 février: <<http://contextes.revues.org/document180.html>>.

JULES-ROSETTE, Benetta (1998). *Black Paris. The African Writers' Landscape*, Urbana & Chicago, Illinois University Press.

JULIEN, Claude (1985). « Une bête à abattre: le "tiers-mondisme" », mai: <<http://www.monde-diplomatique.fr/1985/05/JULIEN/12268>>.

KANDÉ, Sylvie (1999). *Discours sur le métissage, identités métisses. En quête d'Ariel*, Paris, L'Harmattan.

LEFEUVRE, Daniel (2006). *Pour en finir avec la repentance coloniale*, Paris, Flammarion.

MAINGUENEAU, Dominique (2007). « L'idéologie: une notion bien embarrassante », *COnTEXTES*, n° 2, 15 février: <<http://contextes.revues.org/document189.html>>.

MBEMBE, Achille (2007). « L'Afrique de Nicolas Sarkozy », 1^{er} août: <<http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article2183>>.

-- (2000). « À propos des écritures africaines de soi », *Politique africaine*, n° 77, mars: 16-43.

MEIZOZ, Jérôme (2004). « "Postures" d'auteur et poétique (Ajar, Rousseau, Céline, Houellebecq) », *Vox Poetica*, 4 septembre: <<http://www.vox-poetica.org/t/meizoz.html>>.

MOUDILENO, Lydie (2000). « Littérature et postcolonie », *Africultures*, n° 28, mai: 9-13.

WABERI, Abdourahman (1998). « Les enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire », *Notre Librairie*, n° 135, septembre-décembre : 8-15.

Hélène TISSIÈRES (2007). *Écritures en transhumance entre Maghreb et Afrique subsaharienne. Littérature, oralité et arts visuels*, Paris, L'Harmattan, 296 p.

L'ouvrage d'Hélène Tissières est probablement le premier à mettre en cause, de manière systématique par des textes, un ensemble de clivages presque institutionnalisés entre disciplines et régions géographiques : les deux pôles du Sahara, la littérature et les autres arts. Cette perspective se révèle dans le titre de l'ouvrage qui évoque le mouvement, et dont le projet théorique s'énonce dès les premières pages :

[...] une investigation des circulations qui sont à l'œuvre dans les textes littéraires des Indépendances. Ces circulations interviennent sur divers plans : géographique, entre Maghreb et Afrique subsaharienne ; historique et culturel, entre pratiques anciennes et modernité ; verbal, entre oralité et écriture ; verbal, entre oralités et écritures ; esthétique, entre écritures et images. (12)

L'étude comporte deux parties de quatre chapitres chacune. La première « assoie [la] démarche en développant la problématique de la circulation » (13), alors que la deuxième permet, à partir d'une analyse d'auteurs particuliers, d'illustrer toutes les hypothèses émises dans la partie précédente. Le premier chapitre montre que « [l]a scission communément pratiquée qui sépare le Maghreb de l'Afrique subsaharienne engendre de nombreux problèmes, puisqu'elle renie les divers entrelacs et influences, tant politiques, culturels, religieux que linguistiques et esthétiques qui existent entre les deux zones » (21), et que « les juxtapositions, les déplacements que ce continent a connus font dialoguer les pensées que les arts et la littérature rapportent » (*ibid.*). Ce chapitre revisite, pour les contester, les critères habituels qui se sont institutionnalisés et servent de canons pour la définition de la littérature en Afrique : la langue, les frontières géographiques coloniales et les catégories littéraires, critères qui, tous, « [participent] à l'effacement d'un apport complexe » (26). À partir d'analyses minutieuses inspirées de travaux de nombreux écrivains, artistes peintres, musiciens dont les vibrations communes « circulent », Tissières conclut que

[l]es entrecroisements entre Maghreb et Afrique subsaharienne sont vastes et enracinés jusqu'en l'inconscient collectif [...] Ils sont composés au long des siècles d'une diversité d'événements – réseau étendu –, résultat de relations et de ruptures, d'influences, d'intersections et de rejets. Ceux-ci, moins visibles, moins tangibles sont réorganisés et évoqués par les écrivains, les artistes, les musiciens – à composants –, fracturant les perspectives exclusives, les leurres, les étiolements. Ils surgissent fragmentés, à la dérive.